



LES PETITES NATIONALITES



Discours prononcé aux fêtes nationales acadiennes de Lamèque, N.-B., le 18 août 1918.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

En présence des événements tragiques qui se déroulent en ce moment dans le monde et dont le contre-coup se fait sentir si vivement jusques dans notre pays, ne vous êtes-vous jamais demandé quelles conséquences ce vaste conflit pourrait avoir sur nos destinées nationales?

Loin de moi la prétention de vouloir sonder les secrets d'un avenir encore si chargé de nuages. Il est trop tôt, d'ailleurs, au milieu des incertitudes de l'heure, alors que la lutte se prolonge, pour que l'on puisse apprécier avec quelque sûreté les leçons qui s'en dégagent. A plus forte raison sans doute convient-il d'être prudent touchant un problème dont la solution éloignée tient à tant de causes diverses. Et cependant, Messieurs, si une telle recherche impose de la réserve, comment pouvons-nous totalement fermer les yeux sur ce qui déjà porte un enseignement si clair?

Qu'il existe déjà, dès à présent, les prodromes d'une ère nouvelle c'est, il me semble, ce qu'il est impossible de ne pas apercevoir. Les épreuves à travers lesquelles passent en ce moment les plus grandes nations civilisées, ont opéré sur certains points un véritable retour dans les esprits. L'on a compris déjà, que le fléau qui s'abat sur le monde provenait d'ambitions mal refrénées, de l'oubli de certains principes sans lesquels une société ne saurait vivre. Quand le vent promène les nuages et la foudre dans l'air, c'est qu'il y a déséquilibre quelque part dans les éléments et que la nature cherche à rétablir l'ordre. De même dans la sphère morale. Seulement l'origine, ici, est dans les consciences que l'erreur a faussées. C'est le châtement qui passe. Et voici que, sous le coup de la souffrance, naissent des regrets, des aveux, des confessions qu'on n'était pas accoutumé d'entendre. Après tant de rêves brisés, après la déconvenue de tant de projets, de toute cette "faillite de la science",—science sur laquelle s'était édifié le progrès moderne — l'on se demande si une plus haute conception de la vie nationale, un meilleur traitement des éléments qui la composent, une meilleure pratique de la liberté, une fraternité plus étroite entre les hommes, n'auraient pas amené une meilleure humanité?

C'est un lieu commun aujourd'hui de dire que la lutte se fait entre deux principes, entre le despotisme et la liberté, entre la force et le droit, entre deux conceptions opposées de la vie sociale, entre deux civili-

sations. Sans vouloir pousser l'analyse jusqu'en tous ses éléments, et pour nous en tenir seulement aux causes prochaines, il est évident que la responsabilité de la guerre, d'abord, pèse de tout son poids sur l'Allemagne. L'Autriche, la Turquie, la Bulgarie, ne sont que les satellites de cette puissance. Ce sont ces Etats qui sont les agresseurs et ont de longue main préparé l'attaque. Par un phénomène dont la psychologie est facile à démêler, les coupables à tout moment cherchent à rejeter sur leurs ennemis cette faute initiale dont la responsabilité est si lourde à porter, mais plus elles tâchent à s'excuser, plus elles s'accusent. "Laissons-les dire,—c'est la parole de Poincaré—plus elles parlent, plus elles s'accusent." En face des preuves qui chaque jour s'accumulent, les dénégations apparaissent plutôt comme une espèce d'affolement devant les protestations de la conscience générale. Les prétendus "Dieu est avec nous" du Kaiser sont d'une ironie qui touche au blasphème. Jamais l'on n'aura vu pareil cynisme, pareil abus hypocrite de la bonne foi humaine.

Au surplus, avez-vous jamais douté des maximes que la critique presque universelle prête à la pensée allemande dans cette guerre? Permettez-moi seulement de vous signaler, ici, un livre publié, en 1912, par un écrivain renommé qui, actuellement, se trouve à digérer une défaite personnelle sur la ligne de feu, en même temps qu'il se sauve de l'autre côté de la Somme en compagnie de Hindenburg, de Ludendorf et du fameux Kronprinz. Ce publiciste militaire, l'un des 93 intellectuels de l'Allemagne, c'est von Bernhardt. Son livre a pour titre—il a été traduit en anglais—"Germany and the next war". C'est dans cette langue qu'il m'a été donné de le lire. Le volume, d'ailleurs puissamment écrit, réfléchit, il est évident, les doctrines du pays où il a pris naissance. Or, suivant ce Machiavel allemand, ses compatriotes possèdent une telle supériorité sur tous les autres hommes, ils sont tellement instruits, élevés en civilisation, que le "peuple qu'ils composent" paraît prédestiné au rôle de "conducteur spirituel" de tous les autres. "Notre importance dominatrice, dit-il, en tant que peuple civilisateur, éclate à tous les yeux." De là le devoir de l'Allemagne de soumettre le monde entier à son hégémonie. Nous voyons, du reste, que tel était le plan médité par elle. Quelle nation a-t-elle épargnée dans son dessein de domination? Passe pour cette mégalomane qui s'empare parfois des puissances et dont l'histoire nous offre quelques exemples. Mais c'est quand Bernhardt en vient aux moyens d'accomplir cette mission d'en haut que l'on reste confondu. Alors la fin que le peuple german se propose est si haute,